

## **MERLIK**

*M. Divanach - Ms Basse-Bret.*

*publié dans Contes de Bretagne - Royer contothèque - p 83*

Autrefois les grands seigneurs étaient honorés d'être représentés par un de leurs fils au palais du roi.

Il arriva qu'un marquis de Basse-Bretagne demeurât sans garçon. Mais il avait trois filles.

Et il imagina un jour de déguiser l'une d'elles en page et de l'envoyer au palais du roi.

Il entretint sa fille aînée de son projet.

- Oh ! oui. Bien sûr, j'irai avec plaisir au palais du roi, dit-elle.

Le plus beau cheval lui fut harnaché. Elle dit « kénavo » à ses parents et se mit en route. Elle ressemblait à un cavalier avec ses vêtements d'homme.

Mais son père craignait que sa fille ne fût assez hardie. Il se couvrit de haillons, d'un vieux chapeau, se masqua la figure et coupa à travers champs pour arriver au-devant de sa fille. Quand elle passa près de lui, il bondit à la bride de son cheval et cria d'une voix rauque:

- La bourse ou la vie.

La pauvre fille devint blanche comme un linge, jeta sa bourse sur la route et rebroussa chemin.

Le marquis était de retour avant elle. Quand il vit sa fille entrer dans la cour du château, il fit semblant d'être surpris :

-Tu es déjà revenue? lui dit-il.

- Oh! oui, répondit-elle. Je ne veux plus aller chez le roi. La route est infestée de voleurs. J'ai dû leur abandonner ma bourse sinon ils m'auraient tuée.

- Bah ! soupira le marquis.

Et il songea à envoyer sa deuxième fille. Il lui joua le même tour et elle aussi prit peur comme sa sœur aînée et fit demi-tour.

Alors il demanda à sa dernière fille si elle ne redoutait pas les voleurs.

- Oh! non, bien sûr, dit-elle. Si vous voulez j'irai chez le roi soutenir l'honneur de votre nom. Cependant je n'aimerais pas partir avant huit jours.

- Allons, dit le marquis, tu ne t'en iras que la semaine prochaine.

Et profitant de ce délai, elle se rendit sans prévenir son père, à la ville la plus proche pour acheter un pistolet:

Le jour fixé, elle dit « kénavo » à sa famille et se mit en route.

Le marquis se déguisa de nouveau en malfaiteur et comme pour les autres filles, attendit le passage de la cadette. Il la vit arriver. Son cheval caracolait sous elle.

Brusquement le vieux marquis sauta à la tête de la monture en criant :

- La bourse ou la vie.

Et elle, sans se troubler, saisit son pistolet et tira. Heureusement, le marquis ne fut pas touché. Il se démasqua pour se faire connaître et dit :

- Bien, très bien, ma fille, tu as le courage d'un chevalier. Mon sang coule pur dans tes veines. Au palais du roi tu feras honneur à mon nom. En avant !

Ils se dirent adieu, encore une fois. Le père rentra à la maison et la jeune fille poursuivit sa route.

Arrivée au palais, elle remit au roi une lettre de recommandation de son père. Le roi qui avait connu le vieux marquis fit le meilleur accueil au jeune cavalier. (*Sic*)

- Votre nom s'il vous plaît? lui demanda-t-il,

- Je m'appelle le Cavalier Blanc, répondit-elle.

Toutes les personnes de la maison du roi lui firent des grâces car il était si beau qu'il s'attirait toutes les sympathies.

La reine, elle-même, le demanda pour page.

Elle l'aimait follement et le suivait partout. Mais le Cavalier Blanc - évidemment - ne répondait pas à cette passion.

Alors, la reine en fut jalouse. Elle l'accusa de tellement de vilenies que le roi le mit en prison.

Une nuit que le Cavalier Blanc ne pouvait pas dormir en songeant combien la reine s'était montrée méchante envers lui, il vit apparaître une grande dame.

- Cavalier Blanc, dit-elle, vous êtes sans peur et sans reproche. C'est la reine qui vous a fait emprisonner par jalousie. Mais je viendrai à son insu vous secourir. Demain, vous serez condamné à capturer Merlik.

- Merlik? s'exclama la jeune fille. Qui est-ce, Merlik?

- Un monstre féroce ayant deux cornes sur la tête et vivant dans la forêt. Jusqu'à présent, il a tué tous ceux qui ont essayé de le prendre. Mais voici le moyen de l'attraper.

D'abord, vous demanderez au roi une grande cage de fer et toutes sortes de friandises pour placer dedans. Ensuite vous réclamerez un grand chaudron

pouvant contenir une barrique d'eau, et vous demanderez encore un poulain, un veau et un tonneau de vin. Enfin, un sac plein de moineaux.

Muni de tout cet attirail vous vous rendrez à la forêt, près de la fontaine qui se trouve au pied d'un grand chêne tapissé de lierre touffu. Nous viderez la fontaine dans le chaudron et le tonneau de vin dans la fontaine. Alors vous mettrez le veau et le poulain dans le chaudron sous lequel vous ferez du feu pour les cuire.

Ouvrez la porte de la cage de fer et placez les friandises au fond.

Quand tout sera ainsi préparé cachez-vous parmi le lierre du grand chêne avec le sac de moineaux et attendez.

Il arriva ce qu'avait prédit la belle Dame. Le Cavalier Blanc fut condamné à capturer Merlik. Il demanda ce qu'elle lui avait conseillé.

Le roi qui croyait l'envoyer à une mort certaine lui accorda ses dernières volontés. En outre il lui donna un sifflet en lui disant par plaisanterie :

-Tenez, quand Merlik sera prisonnier, vous n'aurez qu'à siffler. Je vous entendrai de mon palais et irai vous chercher aussitôt.

Arrivée au bois, quand tous les préparatifs furent achevés, la jeune fille se cacha soigneusement dans le lierre du grand chêne.

Bientôt, elle vit arriver, attiré par la chair cuite un diable d'homme couvert de crins comme un sanglier, le front hérissé de deux puissantes cornes et regardant avec défiance tout autour de lui.

- Ça, dit-il, il doit y avoir du monde caché dans l'arbre parmi le lierre.

Et il saisit une grosse pierre qu'il lança dans le chêne.

Le Cavalier Blanc entr'ouvrit son sac et lâcha une vingtaine de moineaux.

- Filiped a zo, 'neuz ket tud (il y a des moineaux, donc pas de personne), observa Merlik.

Il descendit d'abord pour boire à la fontaine.

-An dour zo mad irlou (l'eau est délicieuse aujourd'hui), dit-il en se frottant le ventre de joie.

Et il s'approcha pour manger la soupe. Il n'en eut pas pour longtemps.

Ensuite il aperçut les friandises dans la cage.

- Oh! Il me semble qu'il y a des gens ici qui cherchent à me jouer un vilain tour.

Et il lança de nouveau un caillou dans l'arbre.

Le Cavalier Blanc lâcha une nouvelle volée de moineaux.

-Filiped a zo, n'euz ket tud (il y a des moineaux donc pas de gens), conclut-il une deuxième fois et il entra prudemment dans la cage de fer, mais il revint sur ses pas.

- Sûrement quelqu'un veut me tromper, dit-il et il jeta encore des pierres dans l'arbre.

Chaque fois le Cavalier Blanc lâchait des moineaux.

- Oh ! dit alors Merlik, là au moins, dans ce chêne, il n'y a que des oiseaux.

Et il pénétra carrément dans la cage.

Aussitôt, d'un bond, le Cavalier Blanc tomba à terre devant la porte du vaste piège qu'il verrouilla immédiatement.

Merlik, fou furieux, se débattit rageusement avec des cris épouvantables.

Hélas ! Il était pris et bien pris.

Le Cavalier Blanc saisit alors le sifflet et siffla trois fois.

Le roi l'entendit et accourut avec toute sa cour dans le bois.

Il félicita vivement le Cavalier Blanc de son exploit.

La cage en fer renfermant Merlik fut hissée dans un chariot escorté de vingt archers armés jusqu'aux dents.

Le cavalier Blanc rentra au palais dans le carrosse royal, entre le roi et la reine.

Le long du chemin, Merlik grinçait des dents, et secouait les barreaux de sa cage en hurlant :

- Ah! Si j'avais su que je serais victime d'une misérable jeune fille, je l'aurais tuée et dévorée.

Et les archers se dirent entre eux :

- Écoutons donc ce que prétend Merlik.

- Oui ! Oui ! répéta Merlik. C'est une jeune fille qui m'a capturé. Une jeune vierge même !

- Bien, dirent les archers, nous en parlerons au roi. Le roi, mis au courant du secret, demeura stupéfait.

Le lendemain, il donna un grand repas en l'honneur du Cavalier Blanc. Au cours de la promenade qui suivit le festin, le roi informa son médecin de l'étrange nouvelle. Juste au même moment le Cavalier Blanc vint à passer, accompagné d'un officier. Le médecin l'observa attentivement.

- Bien sûr, si j'y avait songé plus tôt, j'aurais fait la même remarque que Merlik. Ce cavalier est bien une fille.

Le roi invita alors le Cavalier Blanc à le suivre dans sa chambre. Il lui fit part des bruits qui couraient sur son compte.

La jeune fille éclata en sanglots craignant d'être renvoyée.

Oh ! Ne pleurez pas, lui dit le roi. Je sais à présent que la reine a beaucoup menti à votre sujet. Je n'ai plus confiance en elle et ne lui pardonnerai jamais.

Et le lendemain il fit chauffer le four où la reine fut jetée et brûlée.

Ensuite le roi réunit les nobles en son palais pour leur demander de délibérer sur le sort de Merlik. Tous demandèrent de le laisser vivant dans sa cage au milieu de la cour du palais, où il constituerait une rare curiosité.

La clé, dit le roi, sera attachée par une chaîne en or au cou du Cavalier Blanc et celui qui ouvrira la cage sera mis à mort.

Au bout de quelque temps, le roi voulut se remarier.

Il jeta son dévolu sur le Cavalier Blanc.

Le mariage fut célébré pompeusement. Et l'année suivante naquit un bébé robuste comme son père et charmant comme sa mère. Quand il marcha un peu, on le laissa jouer devant le palais avec des billes en or.

Un jour les boules roulèrent jusqu'à la cage. Merlik les rejeta au jeune prince. Une fois pourtant il les garda toutes.

- Rends-moi mes billes, réclama le petit garçon.

- Non, seulement quand tu auras ouvert ma cage, répondit Merlik, ,

- Je ne sais pas où se trouve la clé.

- Autour du cou de ta mère, fixée à un collier en or. Ta mère dort dans sa chambre : va prendre la clé.

Le petit gars y monta, prit la clé et ouvrit la cage. Merlik rendit ses boules au gamin et bondit pardessus le palais en poussant un tel mugissement que tout trembla aux environs.

La reine se réveilla toute bouleversée.

- Oh! dit-elle, Merlik s'est sauvé! Qui lui a ouvert la cage au moins ?

Son petit garçon remonté lui répondit :

- Moi, maman, pour qu'il me rende mes billes.

- Oh! Pauvre petit malheureux! s'exclama la reine. Maintenant, tu seras tué.

Le roi entra alors dans la chambre de la reine. Tous deux pleurèrent sur le sort de leur enfant.

Les juges pourtant, considérant le jeune âge du coupable, ne le condamnèrent pas à mort, mais aux travaux forcés à perpétuité.

Dans un port de mer devant le palais il y avait à ce moment un navire étranger.

Le roi et la reine prièrent le capitaine d'enlever leur enfant et de l'envoyer dans un pays lointain.

- Demeurez avec lui, nous vous payerons bien. Mais ne lui révélez jamais ni le nom de ses parents ni celui de son pays.

- D'accord, dit le capitaine. Volontiers je me charge de votre fils. Comme j'ai perdu toute ma famille, je m'y attacherai plus aisément.

Deux années plus tard, le navire faisait escale dans un port d'Espagne. L'enfant, déjà petit gaillard, s'amusait sur le pont. Il arriva que la reine d'Espagne regardât par la fenêtre.

- Voyez, dit-elle en appelant le roi, voyez jusqu'où votre fils est allé jouer.

Et tous deux d'interpeller la gouvernante et de la sermonner.

- Oh ! répondit celle-ci, votre enfant est ici. Et elle le fit monter.

Le roi et la reine, intrigués, partirent avec leur fils jusqu'au bateau pour voir l'autre gamin.

La ressemblance avec leur fils était frappante. Ils demandèrent au capitaine à qui était l'enfant.

- Hélas ! répondit le marin, je ne puis vous renseigner, mais je l'ai pris en charge.

- Très bien, dit le roi, vous êtes déjà vieux. Ne pourrez-vous pas nous le laisser. Nous l'éleverons avec le nôtre et nous vous défrayerons.

- Oh ! répondit le capitaine, je vous remercie. Mais j'ai reçu de ses parents de quoi vivre. Je vous suis quand même reconnaissant de votre généreuse proposition et de tout cœur je vous confie l'enfant.

Le prince quitta aussitôt le navire pour entrer au palais du roi d'Espagne. Il était heureux d'y trouver un camarade de son âge pour jouer.

Au fur et à mesure qu'ils grandissaient, ils se ressemblaient de plus en plus tous les deux. Le roi et la reine les confondaient aisément.

Pourtant, devenu jeune homme, l'exilé dit à son ami:

- J'ai appris que je n'étais pas d'ici. Je voudrais connaître mes parents, et je vais partir à l'aventure pour les rechercher.

- Oh! dit le fils du roi d'Espagne, j'ai envie de t'accompagner.

- Non, tu ne le peux. Tu déchirerais le cœur de ta mère. Reste ici: mais rends-toi tous les jours au jardin Pour y cueillir une feuille de laurier que tu perceras à l'aide d'une épingle. Le jour où elle saignera je serai en grand danger. Viens vite alors à mon secours.

Le roi et la reine d'Espagne apprenant le prochain départ de l'ami de leur fils furent très chagrinés.

- Comment, lui dirent-ils, vous n'êtes donc pas bien ici!

- Oh ! si, très bien, trop bien même et je vous en remercie du fond du cœur. Mais j'ai envie de retrouver mes parents.

On lui prépara un magnifique cheval filant aussi vite que le vent.

Il partit à toute allure droit devant lui. Après avoir galopé et encore galopé, il arriva devant une vaste mer. Il était inquiet car comment la traverser ?

Il se souvint alors par hasard de Merlik et voilà qu'il se met à l'appeler à son secours.

Merlik l'entendit et accourut sur les ailes du vent.

- Que désires-tu ? demanda-t-il au jeune homme.

- Je voudrais traverser la mer.

- Ah! ce n'est que cela!

Et Merlik chargea sur son dos l'homme et sa monture et les transporta sur la rive opposée.

- Kénavo ! dit-il alors.

Et en s'en allant il poussa un rugissement qui fit trembler la terre et la mer.

Le jeune homme continua de nouveau son chemin droit devant lui. Il rencontra enfin un château. Les portes étaient verrouillées. Mais comme il faisait déjà nuit, il ne pouvait aller plus loin et demanda l'hospitalité. Une jeune demoiselle des plus charmantes vint lui ouvrir.

- Soyez le bienvenu, dit-elle. Il y a si longtemps que nous n'avons vu personne ici que tout le monde sera heureux de votre visite.

Un excellent souper fut préparé en son honneur. En le menant à sa chambre, la demoiselle lui dit :

- Gardez-vous d'avoir peur quand la cloche sonnera à minuit. Mon frère est obligé de se battre chaque nuit contre une vieille sorcière. Chaque nuit il la tue et chaque matin elle ressuscite.

- Vraiment! dit le jeune homme. Je voudrais bien voir cette sorcière-là !

- Oh! Ne cherchez pas à la voir. Vous pourriez en mourir comme tant d'autres qui ont commis cette imprudence.

Pourtant, entendant la cloche de minuit, il se leva, prit son pistolet et alla se dissimuler dans le jardin derrière une touffe d'aubépine. Le frère de la demoiselle tua la sorcière et la découpa en morceaux puis se retira.

- Si elle ressuscite à présent, dit le curieux visiteur, il faut que je voie comment.

Sans tarder il vit arriver une autre vieille sorcière tenant une fiole à la main.

- Oh! ma chère sœur, dit-elle, tu es tuée de nouveau. Je te sauverai encore cette fois.

Et elle rassembla les morceaux dispersés, les aspergea du remède contenu dans la fiole et...

Mais le jeune curieux braqua son pistolet et tua sur la seconde vieille sorcière qui tomba inanimée. Il s'empara de la fiole magique et resta encore un bon moment à épier de peur qu'une troisième sorcière ne vint ranimer les deux premières. Mais il ne vint personne.

Le lendemain matin il dit à la demoiselle :

Votre frère ne sera plus obligé de sortir se battre chaque nuit comme auparavant, j'ai tué la sorcière qui venait ranimer la morte.

- Ce n'est pas sûr qu'elle ne renaisse pas quand même, dit la demoiselle. J'ai peur d'entendre encore la cloche cette nuit. Restez dormir au château. Vous verrez si personne ne vient.

La nuit suivante, on avait beau attendre, aucune cloche ne sonna.

Le jeune homme dit à la demoiselle :

- Vous voyez bien que je vous ai dit la vérité.

- Oh ! Quel important service vous nous avez rendu, dit-elle. Restez ici maintenant à jamais.

Hélas! C'est impossible, Mademoiselle. Je suis à la recherche de mes parents.

Et il lui raconta son histoire.

- Bien, dit la demoiselle, s'il faut que vous partiez, allez trouver mes cousines qui habitent derrière la colline que vous voyez là-bas. Nous vous donnerons une lettre de recommandation pour être bien accueilli. Elles vous diront le nom de vos parents.

Le jeune homme se remit en route.

Le voici arrivé devant un superbe château. Il y fut très bien accueilli. Un grand repas fut donné en son honneur puis il fut conduit dans une chambre somptueuse. Le lendemain matin il admirait par la fenêtre le beau paysage environnant quand une des cousines vint lui demander s'il avait passé une bonne nuit.

- Excellente, Mademoiselle, merci. Mais que de merveilles on aperçoit d'ici. Il faut que j'aille visiter ce beau pré aux fleurs si magnifiques.

Oh! non, de grâce, n'y allez pas. Quiconque y va n'en revient pas.

Mais le jeune homme était si charmé par les belles fleurs qu'il voyait qu'il sauta par la fenêtre pour se rendre au pré sitôt que la demoiselle s'était retirée de la chambre.

Il cueillait un bouquet de fleurs quand surgit devant lui un vieillard armé d'une faux. D'un coup impossible à parer la tête du jeune homme roula par terre.

Ce matin-là, comme d'habitude, son ami le fils du roi d'Espagne alla cueillir une feuille de laurier qui se mit à saigner lorsqu'il la perça. Il courut trouver son père et sa mère et leur dit :

- Un malheur est arrivé à mon ami; il faut que j'aie à son secours.

Et il partit aussitôt.

Quelques jours après il rencontra le premier château où son ami fut accueilli. Il y demanda l'hospitalité. La demoiselle qui vient ouvrir lui dit dès quelle le vit :

- Comme je suis heureuse de vous revoir, je ne sais comment vous remercier de nous avoir délivrés de la vieille sorcière.

Le fils du roi d'Espagne comprit que son ami avait passé par là. Mais il ne détrompa pas la demoiselle.

- Vraiment, dit-il, vous êtes bien contente de me revoir.

Son frère aussi le prit pour son ami. Le lendemain quand il parla de repartir :

- Déjà, dirent-ils. Vous n'avez donc pas encore trouvé vos parents.

Non, malheureusement. Mais plus tard je vous promets de revenir. Kénavo !

Et il s'en alla.

Le lendemain il se trouva devant un manoir. Il frappa à la porte. La demoiselle qui vint lui ouvrir sauta de joie.

- Vous voilà revenu? dit-elle. J'ai eu tant de chagrin l'autre jour en voyant votre chambre vide. J'espère que vous resterez avec nous à présent.

- Ici a passé mon ami également pensa le fils du roi d'Espagne.

Le soir venu on le conduisit à sa chambre. Il se mit à la fenêtre.

- Oh! Les belles fleurs! dit-il.

- Tiens ! Tiens ! dit la demoiselle. Vous pensez donc toujours à ces fleurs.

L'autre fois vous avez dit cela aussi. Mais gardez-vous d'aller les voir de près ce coup-ci. Quiconque y va n'en revient pas.

- Mon ami est là, conclut le visiteur. Mais il n'en dit rien.

La nuit venue, il avait hâte de se rendre au pré fleuri.

Il y trouva sur le gazon son ami décapité et se mit sans trop savoir pourquoi à lui fouiller les poches d'où il sortit la fiole d'eau magique.

Il eut l'idée heureuse de rapprocher la tête du corps de son camarade en les collant à l'aide du remède des sorcières. Ce fut une grande joie de voir le mort ressusciter. Aussitôt debout, il dit au fils du roi d'Espagne :

- Filons vite d'ici.

Et ils entrèrent dans le manoir par la fenêtre. A peine à l'abri, ils virent passer le maudit vieillard avec sa faux. Mais cette fois il était trop tard.

- Tout de même, cette canaille ne fera plus de mal à personne, dit le jeune ressuscité en lui déchargeant son pistolet en plein cœur.

Le lendemain matin la jolie demoiselle, vint saluer le jeune homme. Elle fut très étonnée d'en voir deux se ressemblant d'ailleurs absolument.

- Mon Dieu! dit-elle. Que se passe-t-il ici?

Le fils du roi d'Espagne lui expliqua le mystère.

Au cours du déjeuner, le jeune ressuscité demanda la main de la demoiselle du manoir.

Le fils du roi d'Espagne se rendit au château faire la même démarche auprès de la première jeune fille.

Les mariages eurent lieu aussitôt et jamais nouveaux mariés ne furent plus heureux.

D'après le vieux Meunier, Alain Lamicol.